

# Un livre ancien sous le bras

Jacques Roubaud

*La découverte de la Bibliothèque nationale a été un des événements les plus marquants de mon existence*

La découverte de la Bibliothèque nationale a été un des événements les plus marquants de mon existence. Jusqu'au jour, qu'hélas je ne peux retrouver exact dans mon souvenir, où j'ai franchi pour la première fois ses augustes portes dans l'intention de demander, en tremblant, une carte de lecteur, je n'avais fréquenté les bibliothèques (je veux dire les bibliothèques publiques ; ma première bibliothèque avait été celle de mes parents et je fréquentais beaucoup la mienne, la nôtre) que pour des raisons strictement fonctionnelles, de travail

(la bibliothèque de la Sorbonne, comme étudiant, d'abord d'anglais, puis de mathématiques (→ branche 3), la bibliothèque du département de mathématiques, à Rennes, et celle de l'institut Henri-Poincaré, depuis que j'avais accédé à un poste de l'enseignement supérieur). Il ne m'était jamais venu à l'idée d'y aller lire ; et encore moins d'aller lire dans la plus grande, la plus vaste de toutes, du moins en France, la BN, la bénène.

Devenir lecteur à la BN (c'est le titre qui vous est attribué, avec la délivrance d'une carte) fut le résultat d'une décision aux conséquences incalculables alors (je pensais, au début, n'y faire séjour que pendant l'exécution de mon projet de poésie ; mais j'y vais encore aujourd'hui). Elle fut à l'origine d'un mode particulier d'exercice d'une des passions fondamentales de ma vie, la lecture (j'ai dit m'autorisant un barbarisme horrible que j'étais un homo lisens (→ branche 1) ; tant qu'à faire, ajoutons-en un autre : je suis un spécimen de l'homo bibliothecus, dont on nous annonce la disparition, sous les assauts de la 'réalité virtuelle' ; l'homo lisens comme l'homo bibliothecus, l'une de ses races, devant rejoindre l'homo neandertalis dans le cimetière des espèces).

L'amour des bibliothèques, d'abord exercé sur un objet unique, la BN, s'étendit ensuite à toutes les bibliothèques, ou presque. Et un jour je rencontrai celle qui devint et reste de toutes ma préférée, la British Library, à Londres. Mais je n'oublie pas que la BN fut la première (« Jamais de la vie on ne l'oubliera/ la première bibliothèque qui vous a ouvert ses bras »).

\* Ce texte de Jacques Roubaud est extrait de l'ouvrage intitulé *Poésie : (récit)*, Seuil, 2000, coll. « Fiction & Cie », chapitre 4 : « Un livre ancien sous le bras », § 53-56, p. 135-142. © Éd. du Seuil.

J'ignorais que je suivais les traces de mon maître Queneau. Dans un poème de Courir les rues, livre qui m'accompagne dans mon périple parisien de ces derniers mois, je recopie ce début de poème :

### Square Louvois

Le jour de Munich je suis allé à la Bibliothèque nationale  
seul lecteur  
hantant les 1155 mètres carrés du hall construit par  
Labrousse en 1868  
[...]

Je connaissais un lecteur constant et fidèle de la BN : mon beau-père Paul Bénichou. Il y venait tous les jours pendant les mois où il n'enseignait pas à Harvard (et il avait dû y venir bien avant guerre, puis dans l'immédiat après-guerre assidûment, avec une parenthèse argentine rendue nécessaire par les agissements d'un certain Darquier de Pellepoix (et autres personnages de cette espèce)).

Il occupait toujours la même place, la place 115 (je ne peux pas passer devant la place 115, en bord d'allée centrale, du côté droit, sans considérer son occupant comme un usurpateur), et y disposait avec soin un des fichiers où il enfermait, patiemment, méticuleusement, le trésor fourmillant de données et réflexions sur le romantisme français et ses suites, dont il distilla ensuite, longtemps après, en quelques livres magistraux, l'essentiel.

Il nous expliqua un jour (à sa fille Sylvia et à moi-même) sur quelques exemples comment, d'un tout petit carton de papier étroit, d'une fiche couverte de son écriture nette mais minuscule, il pouvait sans hésitation et rapidement extraire le contenu factuel et mental qui s'y était trouvé enfermé, parfois des années auparavant, par ses soins. C'était une opération presque magique, qui faisait penser à ces architectures autant mentales que matérielles qui naissent brusquement, de quelques brins de papier, entre les mains d'un maître japonais des origami.

Il était honorablement connu à la bibliothèque. Non seulement des conservateurs de diverses fonctions, dans la salle des imprimés, aux périodiques, à la réserve, mais des magasiniers. Il offrait chaque année, à l'occasion des vœux de nouvel an, au chef des magasiniers de la 'grande salle', une petite somme d'argent, pour étrennes, à répartir en quelques bouteilles sans doute, symbole de sa courtoisie et de sa reconnaissance.

Quand Sylvia, à son tour, vint y travailler, il la présenta à cet homme qui ne put s'empêcher de dire : « Si jeune, et vous la mettez déjà dans les livres ! »

Ce n'est pas sans hésitation que j'en vins à me décider à devenir, moi aussi, un lecteur.

Mes fonctions universitaires me le permettaient maintenant, me donnant droit, sans trop de difficulté, à une carte annuelle.

Mais je n'arrivais pas à me débarrasser de l'idée que l'usage que j'allais faire de ce droit d'accès à toute la mémoire du monde (pour reprendre le titre du documentaire d'Alain Resnais) était horriblement frivole.

### *Et quoi donc voulais-je faire dans cette bibliothèque ?*

Et quoi donc voulais-je faire dans cette bibliothèque ? pour quel motif voulais-je puiser dans l'immense réservoir de livres de la rue de Richelieu ? (Pour quel motif véritable ; pas celui que j'offris à l'examineur bienveillant de ma candidature au lectorat : éclaircir quelque point dans l'histoire de l'algèbre (je finis d'ailleurs par ouvrir aussi des livres et revues de mathématique ancienne, pour trouver des énoncés de problèmes, mais aussi par curiosité historique pure, ce qui fait que mon prétexte n'en fut plus tout à fait un).)

Je m'étais mis à lire tous poèmes, afin de m'imbiber de poésie. Il y avait les poèmes que je connaissais déjà et apprenais, ou renouvelais au souvenir ; mais il me fallait du nouveau ; je voulais voir sinon toute la poésie, du moins assez pour établir mon idée de ce qu'il fallait faire ; je voulais avoir le moins d'ignorance possible de ce qui avait été fait. Je fus dans les librairies, chez les bouquinistes.

J'achetais, au hasard, tout ce qui se trouvait et n'était pas trop cher (les livres d'occasion étaient alors singulièrement bon marché, dès qu'on sortait des sentiers trop frayés d'un désir consensuel nourri par les gazettes et les professeurs).

J'acquis Jouve et Ephraïm Michael, Paul-Jean Toulet et Xavier Forneret, Léon Dierx (poète si aimé de Raymond Barre, qui le fit entendre à la télévision, et tarte comme il n'est pas permis ; au Paradis, où il se trouve certainement comme tous les mauvais poètes, quelle n'a pas été sa surprise de se voir lu devant des millions de téléspectateurs !), Philotée O'Neddy, Tristan Derème et Mellin de Saint-Gelais, Scève (choc salutaire), Mathurin Régnier, Jacques Grévin, Marceline Desbordes-Valmore, au moins. (Pour ne citer que des poètes de langue française.)

Mais les autres ? les épuisés, les délaissés, les hors de prix, les introuvables ? La BN, voilà la solution. On trouve tout à la Bibliothèque nationale, Samaritaine de l'imprimé, pensai-je. (On y trouve en effet beaucoup de choses, grâce au dépôt légal ; on les trouve quand on sait où les chercher ; on trouve donc difficilement ces poètes dont personne ne nous a parlé. Mais de cela je ne me rendais pas compte. Ni de sa faiblesse en ouvrages étrangers, alors manifeste, pour toute la poésie récente.) Ainsi commençai-je ma carrière de lecteur de bibliothèque. Qui je fus ? un rat, si on veut.

Pour m'y rendre, je suivais le trajet immuable le long duquel vous venez de m'accompagner. Il était tellement inscrit dans les habitudes de mes jambes que, quand je quittai la rue Notre-Dame-de-Lorette pour m'installer rue d'Amsterdam (où je suis) à l'automne de 1970, pendant des mois je me hâtai de le rejoindre le plus vite possible, par la rue de Parme, la rue de Clichy et la rue La Bruyère, avant de me résigner à choisir un itinéraire mieux approprié, c'est-à-dire physiquement et non plus seulement mentalement plus court.

A la BN j'arrivais, j'arrive nettement avant l'heure d'ouverture. J'ai rarement réussi, malgré mon désir, à y être le premier. De vieux lecteurs m'y précédaient, m'y précèdent (mais je les bats maintenant plus facilement ; je suis moi-même devenu un vieux lecteur).

A cette époque, il suffisait de se présenter cinq minutes avant neuf heures pour obtenir la place de son choix (je choisissais, j'ai choisi jusqu'à l'introduction des places à prise électrique pour macintosh portable, le 28, parce que 28 est non seulement deux fois 14, nombre du sonnet (la place 14 est trop proche du comptoir où on prend les livres mis de côté) mais est le deuxième nombre parfait, selon la tradition pythagoriciennne (le premier étant 6, nombre de la sextine), étant égal à la somme de ses diviseurs (le nombre parfait suivant dépasse le nombre qui est celui des places offertes dans la salle de lecture)).

Ces temps-ci, l'informatisation modérée, provisoire, de la salle des Imprimés (en attendant le transfert tant redouté des amateurs vers la nouvelle BN, la turbo-BN voulue par un ex-président de la République expétainiste) a créé plusieurs goulots d'étranglement : pour ne pas perdre toute chance d'atteindre un livre en moins de deux heures (et même d'avoir tout simplement une place) il faut arriver de plus en plus tôt. À neuf heures, quand retentit la cloche d'ouverture de la salle, il y a bien une centaine de postulants, répartis en deux files serpentines dans le hall récemment rénové dans le style bancaire. Arrivé, moi, avant huit heures trente, je les regarde avec satisfaction de derrière mon exemplaire du Times.

Du côté droit, la responsable de la distribution des plaques vertes (le côté gauche a des plaques blanches) connaît les places préférées par tous les habitués et me tend automatiquement le 28 (même si au lieu de ma carte je lui tends, cela m'arrive, une carte de téléphone ou ma carte bleue ; elle est habituée à la distraction des vieux lecteurs).

Un de ces vieux lecteurs a, je ne sais comment, appris qu'elle se prénomme Bernadette. À neuf heures moins une, il dit : « Bernadette va sonner. » Quand la cloche retentit, se préparant à entrer il dit : « Bernadette a sonné » ; et en recueillant de la main de Bernadette le carton de sa place, le 20, il dit une dernière fois « Bernadette a sonné » ; cela vaut pour « bonjour ».

Il y a trente-trois ans, donc, je m'initiai aux procédures fort complexes qu'il fallait maîtriser pour être en mesure d'espérer raisonnablement parvenir à lire les livres que l'on désirait.

Au cours des années, le nombre des lecteurs augmentant, les crédits de fonctionnement de la bibliothèque diminuant de façon, vraisemblablement, à ce que le produit des deux reste constant, j'assistai, comme tout le monde, à une dégradation continue de la qualité de vie du lecteur de la BN.

Il y eut, voici dix ans, un moment paroxystique que je ne résistai pas au plaisir (exorcisant l'exaspération) de décrire au sein d'une narration composée en ce que j'appelle prose inoffensive, et intitulée La Belle Hortense.

### *La tête pleine de poésie,*

La tête pleine de poésie, l'oreille intérieure bourdonnant de vers et strophes, je sortais me calmer de l'excitation intense que me donnait l'accumulation de mes lectures.

J'allais m'asseoir sur un banc du square Louvois s'il ne faisait pas trop mauvais temps, regardant sans la voir l'eau de la fontaine aux quatre muses-rivières ; s'il pleuvait je me réfugiais au café-tabac le plus proche, où des thèses, des articles savants, des projets de livre se discutaient, mais aussi des conversations plus intimes se tenaient à voix basse, préparatoires à de futures fornications.

Le bouquiniste du passage Vivienne me décevait toujours ; toujours je m'obstinais.

Et je copiais. Pas de photocopie en ce temps-là ; pas d'ordinateur en ce temps-là. La copie, la copie seule. Je copiais jusqu'à en avoir mal au bras.

Mais copier était un plaisir ; et je n'eus jamais la crampe de l'écrivain qui indique, à ce qu'on dit, un mécontentement face à l'objet de l'écriture.

Je copiais des sonnets principalement.

Des sonnets en français, en anglais ; des sonnets espagnols, italiens (avec regard dans les dictionnaires) ; allemands (avec traduction).

Je lisais, je choisissais, je copiais.

Je me concentrais fortement, imperméable aux conversations, aux circulations des chariots à livres et des personnes. Je n'en connaissais pour ainsi dire aucune. Je ne risquais pas de rencontrer de mathématiciens.

Paul Bénichou allait prendre son café chez Pocarddi (Pocarddi n'est plus), rue Saint-Augustin.

Sylvia et moi allions parfois l'y rejoindre.

Les conditions de travail étaient parfaites.

Pour un travail qui n'en était pas un ; qui n'avait aucune justification sociale ; un luxe.

Le sentiment d'être dans une durée luxueuse, dérobée aux temps ordinaires, aidait à la concentration.

*Me stimulait aussi le sentiment de la précarité de ma possession de ces livres*

Me stimulait aussi le sentiment de la précarité de ma possession de ces livres que la bibliothèque mettait à ma disposition pour quelques heures de jour, pendant quelques jours.

Je me devais d'en extraire l'essence poétique, de ne rien en laisser échapper.

Les poèmes que je choisissais de retenir, une fois appréhendés par la main, en route vers ma mémoire, commençaient déjà à m'appartenir. Déjà je m'en sentais le coauteur. Déjà j'en étais presque moi-même l'auteur.

Parfois je devais faire un effort, me retenir de leur apporter quelque retouche.

De là à imaginer une réécriture, il n'y a pas loin. Un petit pas, qu'il m'est arrivé depuis, bien plus tard, de franchir, après avoir découvert que c'était chose commune et naturelle dans la transmission médiévale des poèmes (et je ne parle pas seulement des traductions).

L'heure avançait. Une cloche annonçait que les communications de livres allaient s'interrompre.

Un peu plus tard la même cloche annonçait, cette fois, que les communications entre magasins et lecteurs étaient définitivement interrompues pour la journée.

La salle de lecture allait fermer ses portes.

Il restait moins d'une heure pour s'enivrer encore au vin de la lecture, à la bière du savoir.

Et je dis 'bière' parce que la bibliothèque alors, avait quelque ressemblance avec un pub anglais à l'approche du *closing time* (annoncé aussi par une cloche), les lecteurs se précipitant pour déposer à la hâte un bulletin de demande ultime, leur dernière pinte de *best bitter*.

La nuit s'était faite dans le monde quand je sortais dans la cour, dans la rue (je **vois** la nuit ; c'était l'automne, c'était l'hiver).

Nuit peuplée de mots, lumineuse au lointain intérieur.

De poésie, la nuit remue.